

Bernard OLLIVIER

un marcheur, citoyen du monde

Faisons connaissance. . .

Bernard OLLIVIER est né en 1938 dans la Manche. Retraité, il partage sa vie entre la Normandie et Paris.

D'origine modeste – son père extrait le granit dans une carrière normande – il débute dans la vie professionnelle à seize ans et travaille successivement comme terrassier, docker, garçon de restaurant, représentant, professeur de gymnastique. À presque trente ans, il obtient son baccalauréat, entre au Centre de Formation des Journalistes, devient pendant quinze ans journaliste politique à l'A.C.P., Paris Match et Combat, puis, pendant quinze autres années, chroniqueur économique et social à la Première chaîne, au Figaro et au Matin.

Est-ce pour tromper sa solitude ? Son épouse est décédée il y a quelques années et ses deux enfants sont devenus « grands ». Est-ce pour se persuader que le « vieux » a encore de beaux restes ? Il a beaucoup pratiqué le sport vers l'âge de dix-huit ans pour se débar-

rasser d'une tuberculose et a continué à suer sur le bitume en courant quelques marathons et autres courses de longue distance. N'est-ce pas plutôt pour rencontrer l'*autre*, son *semblable*, qu'il entreprend de rejoindre Compostelle – plus de deux mille trois cents kilomètres en trois mois – puis qu'il décide de relier Istanbul à Xi'an en Chine – près de douze mille kilomètres en quatre étés – en suivant l'ancienne Route de la Soie, celle des caravanes et des caravansérails ? Trois livres rendent compte de ce voyage, ou plutôt de ses rencontres ; le premier étonne la critique et enchante les lecteurs, les deux autres ont le même succès.

En même temps, il fonde l'association SEUIL, qui se propose de *réinsérer des adolescents délinquants par la marche à pied*. Cinq mille kilomètres ont été parcourus par quatre jeunes pendant l'année 2002. Au premier semestre de cette année, trois départs sont prévus.

Notre projet

Bernard OLLIVIER a donné son accord pour une journée de visites et de conférences à La Bassée, au printemps 2004. Des rencontres entre les jeunes – écoliers, élèves, étudiants – et notre marcheur seront organisées dans les différents établissements scolaires qui le souhaiteront. Pour préparer ces rencontres, les élèves intéressés et leurs professeurs travailleront différents thèmes à partir de la rentrée scolaire prochaine, des thèmes liés à la Route de la Soie :

- les *pays*, les *régions* de l'Asie centrale, Turquie, Kurdistan, Iran, Turkménistan, Ouzbékistan, Kirghizistan, Chine. . .
- l'*histoire*, Marco Polo, les routes commerciales de la soie, du thé, des épices. . .
- les *habitants*, Turcs, Kurdes, Perses, Azéris, Kirghizes, Ouzbèques, Mongols, Ouïgours, Han, leurs *religions*. . .

- les *villes*, Venise, Istanbul, Téhéran, Samarcande, Kashgar ;
- la vie *politique* brûlante d'aujourd'hui. . .
- le *voyage à pied* et l'*accueil* des populations. . .
- les *vestiges* du passé, maisons, mosquées, caravansérails, ponts, écoles, hopitaux. . .

ou des thèmes liés à l'association de réinsertion :

- les *adolescents* concernés ;
- l'*avant-voyage* et l'*après-voyage*, la réussite et l'échec. . .
- les associations *étrangères* qui ont les mêmes préoccupations.

Tous ces thèmes sont *indicatifs* ; d'autres thèmes sont possibles, souhaitables.

Une exposition des photos de Vincent PARBELLE, qui vécut pendant quatre ans à Istanbul, complètera ces manifestations.

Les ouvrages de Bernard OLLIVIER

Trois livres racontent les rencontres de l'auteur avec les habitants de ces contrées lointaines, le long de la Route de la Soie :

Longue Marche, d'Istanbul à la frontière iranienne d'où il est rapatrié d'urgence ;

Vers Samarcande de l'endroit précis où la maladie l'a terrassé jusqu'au ciel turquoise de Samarcande, en pas-

sant par le terrible Karakoum, un désert impossible à traverser l'été ;

Le Vent des Steppes qui regroupe les deux derniers voyages à travers le Kirghizistan et la Chine.

Un recueil de nouvelles consacrées aux « paumés » du métro, *Nouvelles d'en bas*, complète sa bibliographie aux éditions PHÉBUS.

Quelques liens électroniques. . .

Les éditions PHÉBUS, www.phebus-editions.com, catalogue, présentation des ouvrages et des auteurs.

La littérature du voyage et des écrivains-voyageurs, www.biblio-rando.com, lecture, critique, conseils.

Le NATIONAL GEOGRAPHIC, www.nationalgeographic.com, tout sur les pays du monde, en particulier une page sur Marco Polo,

www.nationalgeographic.com/ngm/0105/feature1/index.html et des cartes au choix à éditer à la résolution voulue,

www.nationalgeographic.com/maps/.

L'association SEUIL, assoseuil.org, tout savoir sur les buts, les moyens, les difficultés et les résultats de cette toute jeune association de ré-insertion par la marche.

L'association OIKOTEN en Belgique, www.oikoten.be poursuit le même but.

Quelques revues

Outre la bibliographie que l'on trouve sur le site de biblio-rando.com, on peut lire le numéro 73 de février 2003 des *Cahiers de Science & Vie* consacré à Marco Polo et à la découverte, au XIII^e siècle, du génie chinois par les européens.

Les numéros de mai, juin et juillet 2001 de *National Geographic* sont aussi consacrés à Marco Polo ; celui d'août 1992 décrit la lutte du peuple kurde après la guerre du Golfe.

Les Éditions PHÉBUS présentent Bernard OLLIVIER

Longue marche

Un journaliste à la retraite et veuf décide de partir pour la plus longue marche : de la Méditerranée à Xian, en Chine, par la légendaire route de la Soie. Il s'est donné quatre ans pour parcourir à pied ces douze mille kilomètres. . . et apprendre à regarder le monde en poète. Premier volume de son journal de route : d'Istanbul à la frontière de l'Iran. . . le temps de se prouver – en manquant d'y laisser la peau – que la vieille aventure n'est pas morte.

Vers Samarcande

Suite des aventures de Bernard OLLIVIER, l'auteur de *Longue marche* (paru en avril dernier), acclamé par toute la presse – et plébiscité par les lecteurs. Lequel

poursuit ici son chemin le long de la Route de la Soie. Au cours de ce deuxième récit : ses aventures en Iran et dans les déserts du Turkestan. . . jusqu'à Samarcande !

Le Vent des Steppes

Ici va donc s'achever cette *Longue marche* qui, du printemps 1999 à l'été 2002, allait conduire l'ami Ollivier d'Istanbul jusqu'au cœur de la vieille Chine – le présent volume, guère plus long pourtant que les autres, résumant à peu près la moitié du chemin parcouru.

Nous retrouvons l'auteur à Samarcande où nous l'avions laissé – et où il avait laissé son petit chariot à harnais bricolé à la veille de traverser, au fort de l'été, l'interminable désert turkmène. Un véhicule qui ne paie pas de mine, mais bien utile pour transporter l'indispen-

sable provision quotidienne d'eau quand il s'agit de traverser de vrais déserts. Or d'autres déserts sont à venir, et les plus inhumains de toute la route. . .

Les premières étapes, parmi les plus éprouvantes du voyage, imposent au marcheur l'escalade des cols du Pamir, à quelques 4 000 mètres d'altitude, et diverses tracasseries administratives (les gardes-frontières chinois regardant sous le nez ce tireur de poussette aux longues oreilles venu des neiges éternelles qui leur brandit un visa en bonne et due forme qu'aucun d'eux, semble-t-il, n'est capable de déchiffrer convenablement. . .). Mais, l'épreuve passée, le voyageur trouve la plus belle récompense qui se pouvait rêver : Kashgar, la seule métropole d'Asie centrale à avoir su garder aujourd'hui, presque intacte, la couleur des Mille et Unes Nuits.

Une étape qui sera, surtout, celle du dépaysement absolu : après Kashgar, la route longe pendant plus de mille kilomètres le désert du Taklamakan, et, après Urumqi, les marges désolées du Gobi. On est en territoire chinois mais les populations locales sont encore de souche turque (des Ouïgours qui tiennent à leur statut de musulmans). Pourtant quelque chose bientôt change, et c'est l'air même du voyage qui s'en trouve changé : on vient de basculer de l'Asie centrale à l'Asie orientale, la civilisation du pain (et du four à pain) laisse place à celle du riz et de la bouillie d'orge ; mais surtout l'islam, merveilleusement anarchique et hospitalier, s'efface peu à peu devant l'ordre des Han (les Chinois) : les oasis sont plus propres, incroyablement peignées même, mais domine aussi une terrible méfiance à l'endroit de l'étranger, à qui nul n'adresse plus la parole dès qu'il apparaît qu'on ne peut tirer de lui ni argent ni profit. La culture chinoise est fascinante sans doute, elle pousse à l'extrême le génie de l'utile, de la débrouillardise, du bricolage, de l'artisanat astucieux. . . mais elle oublie d'être généreuse. Et notre marcheur en vient tout d'un coup à regretter la fréquentation tumultueuse des montagnards d'hier – Kirghizes un peu bandits, un peu trafiquants. . . mais le cœur sur la main et offrant au marcheur inconnu, par-dessus la kalachnikov obligatoire, le plus beau sourire du monde. . .

Au fur et à mesure que ses pas le rapprochent de la Chine historique (c'est-à-dire, aujourd'hui, de la civilisation « moderne »), notre voyageur note de nouveaux signes de richesse, encore que tout relatifs, et une baisse largement équivalente de l'humaine noblesse – ce vrai trésor de l'Asie du centre, préservé malgré tout par cet islam dont il est de mode de dire et de penser tant de mal aujourd'hui. . .

Ô, certes, Ollivier ne juge pas, ce n'est pas son genre, mais il ne s'interdit pas d'observer ni de ressentir. . . et son retour à la « civilisation », du coup, s'en trouve

comme obscurci par une ombre de tristesse.

Tristesse qui est aussi, par force, celle de toutes les fins de partie. Le nomade voué à manger la piste et sa poussière pendant quatre années de temps sait qu'une maison l'attend, qu'il reprendra bientôt rang dans le troupeau supposé privilégié des sédentaires. Et il s'interroge :

« Je suis parti, j'ai marché, je vais bientôt arriver. . . Résumer ainsi ce voyage dont je n'arrive jamais à me persuader, en cours de route, qu'il est une aventure – même si les tribulations ne m'ont pas manqué, même si j'ai failli plus d'une fois y laisser la peau – me paraît tout à coup ridicule. Arrivé où ? Onze mille kilomètres plus loin, soit. Mais point si différent, finalement, de celui que j'étais il y a quatre ans, quand je franchissais le Bosphore d'un cœur léger – disons d'un cœur où l'appréhension même était légère. Qu'y ai-je gagné ? De la fatigue, oui. Une belle moisson d'images dans la tête, à ressasser pour mes vieux jours. Le sentiment de satisfaction un peu idiot de celui qui se dit « J'y suis arrivé » (on ne se refait pas, je suis comme ça, à quoi bon le cacher ? . . . le lecteur qui m'a accompagné jusqu'ici sait depuis longtemps à quoi s'en tenir). Et quoi d'autre ? De la sagesse ? Soyons honnête : pas un brin. Le don de voir enfin le monde ? Par intermittence peut-être, quand mon souci angoissé de bien faire, ou simplement de « tenir », d'aller encore un peu plus loin, ne me cache pas le paysage. Le talent de raconter ma petite histoire ? Allons donc, ce livre est peut-être un brave livre, où j'ai veillé à ne pas tricher, mais je n'ignore point qu'il se garde bien de franchir la dernière frontière : celle qui me sépare de la vraie littérature – et c'est peut-être mieux ainsi.

« Je m'étais pourtant fixé un but, un seul, ce n'était pas beaucoup : essayer de comprendre pourquoi il me fallait ainsi marcher. Je ne suis pas sûr d'y être parvenu ; je veux dire que je suis, au contraire, à peu près sûr d'être là-dessus aussi ignorant qu'au jour du départ. Quelque chose, une force plus grande que moi, me porte en avant. La curiosité ? Sans doute, mais je crois deviner que là n'est pas mon premier moteur. Plutôt le désir de me retrouver seul, parce qu'en cette solitude résiderait moins de mensonges, moins de grimaces sociales, plus d'intime vérité ; plus de présence, aussi, au vaste mystère du monde, plus de disponibilité à l'heure miraculeuse des rencontres. Mais il faudrait alors que le voyage soit sans fin, qu'il soit la vie même, non une parenthèse, si longue fût-elle, dans le cours de la vie. . .

« Je relis ces mots, griffonnés ce soir-là sur mon carnet, et ils me paraissent loin de jeter quelque lumière que ce soit sur mon « aventure » ou prétendue telle. J'ai envie de dire : je voyage, je marche, parce qu'une main, un souffle plutôt, mystérieux autant qu'insaisis-

sable, me pousse dans le dos. Pour me retrouver toujours plus seul, toujours plus nu : plus près – il me plaît au moins de le croire – de ce que je pense être ma vérité. . . laquelle, dirait-on, galope plus vite que moi, ne se laissera jamais rattraper. . . Ce vent du désert ou des steppes qui m'a si souvent fait souffrir, j'en suis venu pour finir à l'aimer. Il est à l'image de ce que je cherche et que les mots – mes mots en tout cas – sont impuissants à happer au vol. Le vent des steppes n'a jamais eu besoin des mots. Nous nous ressemblons un peu lui et moi : amis du vide et du silence. Nous ne savons pas pourquoi nous allons mais nous savons qu'il faut continuer à balayer l'espace même si c'est pour rien – disons, même si ça a l'air d'être pour rien. Un beau jour on rentre chez soi, on marque une pause. Les amis

disent : il s'est assagi, calmé. Mais nous savons qu'il n'en est rien, que la vie continue et que, baladeuse ou sédentaire, il lui faut aller aussi. Puisque tout, au fond, n'est peut-être que voyage. »

Nouvelles d'en bas

OLLIVIER, auteur à succès de *Longue marche* (2000), propose aux lecteurs, en même temps que la suite de ses aventures sur la Route de la Soie (*Vers Samarcande : Longue marche II*), un recueil de nouvelles consacré aux « paumés » du métro – qu'il a eu l'occasion de fréquenter et d'aider. Seize textes drôles ou tristes, souvent drôles et tristes. Histoire de nous rappeler que chacun, s'il n'y prend garde, peut fort bien, un jour ou l'autre, dégringoler au bas de la pente.

Contacts

BASSÉE EN BALADE, Jean-Luc QUEVA, 86 rue du gal Leclerc, 59480 La Bassée ;
Tél. 0 320 290 070 ; courriel : bassée.en.balade@free.fr